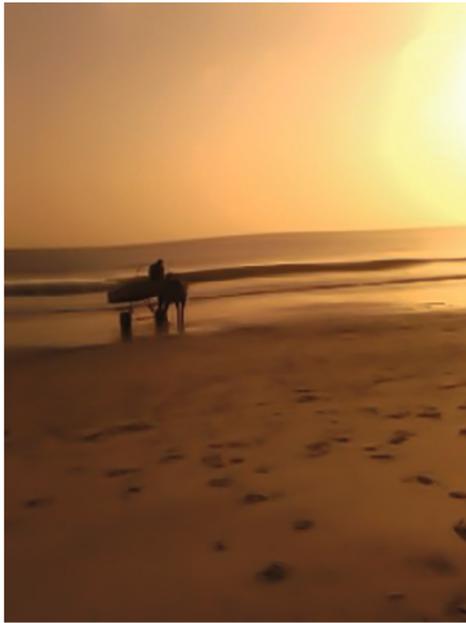


Mbaye Gaye

Baba,
le garnement de Thiaroye



Roman



À tous les Banlieusards, qui s'évertuent quotidiennement à joindre les deux bouts, et à tous les marins qui s'échinent, dans tous les Océans du monde.

Merci à ma famille et aux collègues marins pour leur soutien.

Sincères remerciements à Mademoiselle Awa Ndiaye, professeur de français au lycée de Pikine, situé dans l'ex-Camp de Thiaroye, à M. Fall Guedj Faye de Thiaroye-Gare, quartier Messère, au Docteur Lam et à Monsieur Séné à Sipres Mbao, qui m'ont apporté leurs aides et encouragements dans la finition de ce livre.

Avant-propos

C'est par le regard de l'autre que l'on apprend à se connaître, dit-on. Baba, aujourd'hui sexagénaire, veut se connaître davantage, avant l'arrivée prochaine de la sénilité. Durant toute sa vie, il a trempé entièrement dans le boueux et instable marigot de la banlieue dakaroise, dans le vagabondage à travers le monde, et dans beaucoup de milieux mesquins. Le regard inquisiteur et critique, sur lui et sur ses semblables, lui permet de témoigner sur les durs combats pour la survie, des enfants habitant dans les banlieues des grandes villes.

Le décor de ce récit est campé principalement à Thiaroye-Gare, village de la précaire banlieue dakaroise, peu avant et après l'indépendance du Sénégal.

Cette narration est dédiée aux jeunes des banlieues, pour les pousser à se remettre en cause, et à ne jamais baisser les bras.

Aucun des besoins de l'homme sur terre, ne

tombe du ciel, à l'exception des éléments naturels, tels que l'eau, la neige, etc. La survie de l'honnête individu dans ce monde ne s'obtient que dans la souffrance et dans l'acharnement. La vie est une compétition, donc un combat sans fin. Quand on est jeune, le temps semble s'écouler lentement et on pense que l'on a le temps de se préparer pour affronter la vie, alors que, dès la naissance, l'avenir est déjà entamé, et l'individu est de plain-pied dans le train de fortune, qui le conduira très rapidement à la vieillesse.

Le combat pour la survie façonne le mental pour la persévérance.

Baba, enrichi par son vécu quotidien dans les milieux pauvres et par ses divers voyages à travers le monde, témoigne pour alerter la jeunesse sur quelques-uns des innombrables dangers qui sont sur le chemin de l'existence...

L'intégrité et la vérité finissent toujours par prendre le dessus sur la malhonnêteté et le mensonge, donc songez-y.

En lisant ce récit, certaines personnes peuvent se sentir écorchées, mais Baba veut simplement relater des faits tels qu'il les a vécus.

1

Par concours de circonstances ou par destinée, Baba était venu, dans les années cinquante, grossir les rangs des enfants de la banlieue dakaroise. En effet, bien qu'il n'y fût pas né, Baba s'était retrouvé, très tôt, dans les alentours de la capitale, en réponse à un surprenant événement survenu dans la contrée rurale de « Khâbane »¹, quelque temps après sa naissance. Au seuil de ses quatre ans d'existence, il fut donc éloigné de son village natal, à cause d'un étrange destin qui le liait à un redoutable totem. À l'époque, la superstition était bien ancrée dans la mentalité africaine.

Par une chaude matinée hivernale dans le champ paternel, Baba, qui n'était pas encore sevré du lait maternel, fut déposé à l'ombre d'un arbre, sans arrière-pensée, par sa mère Ya-Fanta, qui s'occupait de ses travaux champêtres. Ce jour-là, Ya-Fanta était vraiment préoccupée et assaillie par les innombrables

¹ *Khâbane : contrée rurale située entre Thiès et Mbour.*

tâches qu'elle devait assurer toute seule dans la journée. La corvée de ramassage de bois mort pour la préparation du déjeuner et la collecte de l'eau dans le profond puits du village n'étaient pas encore assurées, mais sa pensée était surtout bouleversée par la situation de son lopin de terre, où les semis de niébé étaient envahis par les mauvaises herbes. Elle s'attaqua alors sans tarder au sarclage.

Au bout d'un laps de temps, pendant qu'elle labourait toujours son champ, la mère fut alertée par les cris de Baba. Intriguée, elle alla s'enquérir de la cause, et fut stupéfaite de voir, à côté de son enfant, un gros cobra tout noir, qui épiait son bébé. Ya-Fanta fut effrayée mais, prise par l'instinct maternel, elle vociféra pour détourner l'attention du reptile. Cela rendit le cobra féroce, il se redressa, ouvrit son capuchon et se mit à cracher son venin vers elle, pour l'empêcher de s'approcher. Ya-Fanta, horrifiée, recula pour être hors de portée du poison projeté, et revint avec le hilaire qu'elle utilisait pour labourer son champ. Elle s'approcha à nouveau du reptile qui était toujours là, à côté de son enfant.

Avec le long manche de son outil de travail, elle tenta de tirer le lange sur lequel était couché le nourrisson. Le serpent restait menaçant, et sécrétait toujours sa toxine vers elle, pour interdire toute approche. Ya-Fanta n'affrontait ce dangereux reptile que pour le repousser hors de portée de son enfant, et non pour un baroud d'honneur. Elle savait que c'était

dangereux de défier une telle bête. Après plusieurs tentatives, elle finit par faire reculer le reptile, qui s'éloigna et rentra dans les fourrés. Baba fut récupéré par sa mère ; à sa grande surprise, l'enfant ne souffrait d'aucune morsure. Le reptile avait tourné plusieurs fois autour du linge sur lequel était couché le bébé mais ne l'avait pas mordu. Bien que l'on ait ignoré la durée de la présence du cobra à proximité de Baba, ce dernier était sorti indemne de cet incident.

La présence de cette hamadryade à côté de l'enfant était un présage, disait-on dans ce hameau rural. Mais lequel de ces auspices ou prédictions annonçait-il ? La protection, la défense ou la providence... Mystère. Les avis différaient selon les savantes personnes consultées. Il y avait beaucoup de reptiles dans cette contrée, chaude et humide pendant l'hivernage, mais l'espèce ayant visité le nourrisson était rare dans ces lieux, et se distinguait des autres reptiles par sa très brillante couleur noire de jais, et par sa majestueuse taille qui avoisinait les deux mètres.

Ya-Fanta, pendant qu'elle portait encore son enfant dans son ventre fut, deux fois de suite, visitée par des couleuvres qui s'étaient enroulées sur le toit en chaume de sa case. Cette famille ignorait, dans sa lignée ancestrale, un lien quelconque l'attachant à un totem du genre reptile, donc ces présences répétitives de serpents, dans leur maison, ne furent interprétées qu'avec circonspection.

Interloqué par ce fâcheux événement, son père

décida d'envoyer Baba vivre loin du bourg de
²Tassette, chez son oncle Lamine, qui habitait la
banlieue dakaroise, dans le village de Thiaroye-gare.

EXTRAIT

² Tassette : village situé à vingt kilomètres de Thiès.

2

Thiaroye³, bourgade fondée par les « *Lébou* »⁴ de la presqu'île du Cap vert, cernait de part et d'autre le camp des militaires. Une petite route secondaire reliait la Nationale une à la gare ferroviaire et passait au milieu de ce camp. Cette voie fut, naguère, utilisée par les habitants du village, pour rejoindre la route de Rufisque mais, depuis la construction de l'artère qui contourne le camp, les sentinelles ne permettaient plus le passage des civils, par la guérite.

Dans ces années cinquante, tous les jeunes du hameau de Thiaroye et des environs avaient quasiment les mêmes pôles d'attraction comme, par exemple, le terrain de football. En effet le jeu au ballon, récemment importé dans ces contrées d'Afrique noire, était très attractif et avait pris la prédominance sur les jeux et divertissements traditionnellement pratiqués par les aïeux de ces enfants.

³ Thiaroye : village de la banlieue dakaroise.

⁴ Lébou : Autochtone de la région de Dakar.

De même, les séances de cinéma furent très prisées par les gamins de la localité, surtout les films originaires des Indes, ou des Amériques.

Les longues plages de sable blanc, presque vierges, que baignait une mer majestueuse et fascinante, attiraient également les habitants des alentours.

Tout naturellement les Niayes, qui entouraient les bourgades de la banlieue dakaraise, très riches en divers fruits, n'étaient pas en reste et faisaient l'objet de fréquentations quotidiennes.

Mais le principal lieu d'attirance des enfants fut le camp militaire de Thiaroye, où cantonnaient les tirailleurs sénégalais et l'armée française.

Entouré de barbelés et de filaos touffus, ce camp s'étendait sur une superficie aussi grande que le village. Les deux entrées principales étaient gardées par des soldats armés, qui filtraient le passage et assuraient la sécurité. Les civils des agglomérations environnantes n'étaient pas autorisés à franchir le portail.

Les gosses du village trouvaient toujours des issues à travers les barbelés pour accéder au camp de Thiaroye, pour y quémander de la nourriture ou pour voler des objets. Ils ne rataient jamais l'heure de la « graille »⁵ qui, dans le jargon militaire, signifiait la soupe.

Le repas des soldats était annoncé d'avance, par le son du clairon qui portait loin. Les jeunes, tapis sous

⁵ Graille : repas pour les soldats.

les filaos, attendaient une vingtaine de minutes avant de s'approcher du réfectoire. Ils glissaient doucement autour des bâtiments en épiant les militaires, qui mangeaient sur des tables recouvertes de nappes blanches, pour les officiers galonnés, et simplement sur de longues tables nues, pour les autres soldats. À la fin des repas, les militaires affectés à la cuisine donnaient les restes aux enfants. Parfois, certains soldats, sans pitié pour ces parasites affamés, vidaient directement les restes dans la poubelle.

Des garnements, très malicieux, se faisaient adopter par les garçons de cuisine, qui leur donnaient comme tâche la vidange des restes de nourriture dans les dépotoirs. Ces gamins ainsi désignés refileaient les gamelles, remplies de mélange de nourritures, aux complices qui attendaient en groupe.

La « graille » était toujours plus copieuse que le sempiternel riz au poisson que ces jeunes mangeaient dans leurs foyers. Chaque jour la troupe de badauds et de resquilleurs augmentait dans l'enceinte du camp. Parfois, des sous-officiers agacés par la présence de cette horde de pique-assiette, donnaient l'ordre d'évacuer ces importuns, de les chasser hors de la zone militaire. Mais, comme un essaim de mouches, les enfants revenaient toujours plus nombreux.

Les militaires les plus tolérants se trouvaient dans le campement des tirailleurs sénégalais, où furent réunies différentes nationalités africaines. Ces vétérans furent cantonnés dans des baraquements situés dans le

sud-est du camp de Thiaroye, derrière des dunes de sable, près des pylônes à haute tension, à côté de la Poudrière, comme si on voulait les cacher, les soustraire à la vue des gens, ou bien même, comme si on aurait souhaité qu'ils eussent déjà sauté avec cette poudrière si proche.

La démobilisation de ces vaillants soldats, qui s'étaient battus pour l'honneur de l'empire français, était toujours en cours ; néanmoins, il restait encore environ un millier de tirailleurs dans la caserne.

Les quartiers de ces vétérans n'étaient pas du tout loin du cimetière où furent prestement enterrés les martyrs, lors des événements du camp de Thiaroye, en décembre mille neuf cent quarante-quatre.

En effet, pour seulement des problèmes de salaire, d'indemnités ou de change de billets, beaucoup parmi eux furent tués. Ces anciens furent exécutés par des soldats avec qui ils avaient héroïquement défendu la même patrie, au péril de leur vie.

Ils avaient échappé aux balles des ennemis, pour tomber sous les tirs des camarades. Quel destin tragique !

Les enfants de la localité ne savaient pas cela et ne firent aucun lien entre ces tirailleurs et cette anonyme nécropole située à côté de la route nationale.

Seuls quelques gamins, initiés à la vie du district militaire, connaissaient l'emplacement des baraquements des tirailleurs. Ces courageux bataillons de guerriers, une fierté africaine, auparavant au-devant

de tous les chauds avant-postes de combats du monde, étaient dorénavant relégués au second plan. Comme de vieilles reliques, ces combattants furent cachés dans un recoin du camp de Thiaroye, en attendant la démobilisation et le retour dans leurs pays respectifs. Seuls les enfants des faubourgs environnants, attirés par la faim, osaient les visiter maintenant.

Le langage couramment utilisé dans ce secteur n'était pas du tout familier aux enfants de la localité, si bien qu'ils avaient nommé ces braves soldats « *Crou-Crou* », à cause des intonations barbares qui se dégageaient de leurs élucubrations vernaculaires. Ils ignoraient tout de la bravoure de ces guerriers, ne savaient rien d'eux, sauf qu'ils étaient différents des autres militaires du camp, par leurs tenues et leurs langages. Les enfants du patelin les craignaient un peu, parce que la plupart de ces soldats avaient des balafres au visage. Mais attirés par l'appât de la nourriture, la troupe de gamins était toujours présente au moment de la « Graille ».

Pour les tirailleurs sénégalais, le repas était pratiquement toujours le même : du riz avec de la sauce à la viande. Ils étaient plus généreux envers ces gamins affamés et leur donnaient souvent beaucoup de nourriture, avec quelquefois de gros quartiers de viande. Ils avaient connu la faim et le froid dans les tranchées, c'était peut-être pour cela qu'ils furent plus indulgents envers ces pauvres gosses. Les enfants dévoraient tout ce qui leur tombait dans la main

tendue.

Dans ces années cinquante, la viande était rarement mangée dans les pauvres foyers du bourg, donc la bouffe reçue dans le camp de Thiaroye permettait aux petits villageois d'améliorer le menu quotidien.

Chaque enfant avait un pot, soigneusement caché dans les buissons autour de la zone, qu'il présentait quand les soldats leur donnaient les restes du repas. Une fois le récipient rempli de diverses sortes de nourritures, les gosses bivouaquaient sous les filaos pour déguster leurs gamelles, en imitant les militaires.

Parfois, de très longues courses-poursuites avec les soldats renvoyaient les enfants au-delà des barbelés. Certains gamins ne se contentaient pas seulement de quémander de la nourriture dans le campement, mais ils y commettaient également des larcins, ou y flânaient pour s'amuser, ce qui n'était pas toléré. Dans tous les cas, même si un garçon était appréhendé, la punition ne fut jamais sévère, juste quelques corvées à faire, telles que la peinture des arbres autour de l'état-major, ou le nettoyage de la salle de cinéma des militaires.

Les gamins, bien informés de la vie dans le campement, connaissaient beaucoup de soldats, et les appelaient souvent par des sobriquets rigolos. Le plus populaire d'entre ces vétérans, était communément appelé « Niamatosse ». Dès que le vigile des enfants criait : « Gare à vous ! Niamatosse arrive », c'était la

débandade jusqu'au-delà des barbelés. Ce brave soldat n'avait jamais capturé un garnement, il leur courait après, juste pour exécuter un ordre venant de son supérieur hiérarchique.

Les gosses des autres localités, telles que Pikine⁶ et Yeumbeul, augmentèrent la bande de resquilleurs et parasites dans le casernement. Les jeunes qui habitaient le village de Thiaroye n'approuvaient pas du tout cette invasion, car leur portion de nourriture se retrouvait ainsi réduite par la présence de trop nombreux importuns. Dans leurs têtes, ils pensaient que le butin collecté dans le camp revenait de droit uniquement aux enfants de la plus proche localité.

De quelques dizaines dans les premiers temps, la troupe d'enfants avait finalement démesurément grossi en plusieurs centaines. Cette situation rendait les soldats plus enclins à les chasser hors de la clôture. Mais attirés par la soupe, dès que le son du clairon retentissait, les garnements étaient là, tapis sous les filaos, prêts à attaquer. En un temps record, ils infestaient les alentours du réfectoire et épiaient les militaires à travers les fenêtres.

Au retour du camp militaire, après la « graille », de violentes querelles et bagarres éclataient entre les galopins. Il ne fallait surtout pas être faible, sous peine de se voir souvent bastonner par les plus forts. Les

⁶ Pikine, Yeumbeul, Malika, Guédiawaye, Diamaguene, Keur-Massar Diacksaw, Hann sont des agglomérations situées dans la banlieue de Dakar.

gamins étaient regroupés en bandes et clans. Parfois de violentes batailles rangées surgissaient entre eux.

Très tôt, Baba fut façonné, formaté, dans ce creuset de vagabonds, de badauds, avec son lot de violences, de ruses, de compromis et de malices. Il n'avait pas de grand frère pour le défendre, donc avait appris à le faire tout seul. Cela forgea beaucoup son caractère coléreux. Il ne se laissait jamais marcher sur les pieds, même devant des garçons plus âgés que lui. Que de violentes bagarres avait livrées Baba ! Mais à cette époque, les combats étaient singuliers, et se terminaient simplement par un lavage de la figure du vaincu avec du sable. Les garçons les plus forts séparaient les bagarreurs, avant que cela ne dégénérât, jamais de coups fourrés, aucune arme n'était permise. Pendant les batailles, seule la force des biceps ou la technique de lutte traditionnelle furent employées, à l'exception de certains gamins lâches et peureux, qui étaient les plus dangereux. Baba gardait toujours en mémoire l'embuscade dont il fut l'objet, venant d'un enfant de son âge, nommé Alhaji.

Ce lâche n'avait jamais digéré sa défaite devant Baba, qui l'avait vaincu dans un combat singulier quelques jours plus tôt. Donc armé d'un gros caillou, il guetta le passage de Baba devant chez lui, pendant plusieurs jours. Quand l'occasion se présenta, le cougar le surprit par derrière, et lui assena lâchement un coup sur la tête avec un gros caillou, avant de s'enfuir pour se réfugier dans leur maison.

Heureusement pour Baba, la pierre atterrit sur sa nuque ; cela le sauva ce jour-là. Le veule Alhaji voulait lui fracasser le crâne, le tuer pour se venger de sa défaite. Par miracle Baba s'en était sorti indemne avec seulement quelques hématomes sur la tête, mais cela aurait pu lui être fatal. Comble de malheur, après avoir reçu le caillou, Baba avait ramassé le projectile et l'avait, à son tour, lancé dans la direction du fuyard, qui était déjà au milieu de leur cour. Le jet atterrit dans la maison, sans faire mouche. Les parents d'Alhaji, munis du caillou comme preuve, firent des réclamations chez l'oncle de Baba. Le pauvre garnement, qui n'avait fait que se défendre d'une agression, fut à nouveau sévèrement puni.

Depuis cet incident, Baba avait appris à toujours surveiller ses arrières, et se méfier des faibles, qui n'osaient jamais affronter de face leurs adversaires ou antagonistes. C'était l'une des toutes premières leçons qu'il retint de l'école de la rue, de la banlieue. Il avait également appris à faire plus attention parce que, quelle que fût l'origine ou la teneur d'une quelconque plainte envers lui, reçue par son oncle, il recevait une douloureuse bastonnade. Aucune vérification du bien-fondé de l'accusation n'était nécessaire. Son oncle attendait que l'occasion se présentât pour décharger son excès d'énergie sur Baba.

Ces supplices répétés étaient le lot quotidien de beaucoup d'enfants confiés à d'autres foyers. Personne ne s'occupait d'eux, à vrai dire. Généralement aucune

pitié envers ces gamins n'était ressentie par les tuteurs.

Toutes les corvées de la maison étaient réservées à Baba, qui assurait les courses de la famille. Inlassablement, il faisait plusieurs commissions, quel que fût le temps ou le lieu, malgré son jeune âge, sans se plaindre.

En dehors du cercle familial, Baba ne se laissait pas faire, il n'hésitait pas à retourner des offenses et à riposter, même devant des garçons plus forts qui n'avaient pas dédaigné de s'attaquer à lui. Plusieurs d'entre eux l'apprirent à leurs dépens. Finalement Baba avait acquis la paix, car les gens de Thiaroye le cataloguèrent de hargneux et teigneux bagarreur. Quelle vilaine étiquette ! Mais il s'en accommodait bien, pourvu que cette appellation péjorative dissuadât les autres enfants qui pensaient le provoquer en bagarre. D'ailleurs, Baba ne se querellait pas, il se battait tout bonnement, dès que le ton des voix montait d'un cran. Il était un gamin hypernerveux, sectaire et très réactif à la provocation.

De retour du camp des militaires, la panse bien remplie, tous les enfants du village avaient l'habitude de se rencontrer au terrain de football pour l'entraînement quotidien, qui finissait souvent au coucher du soleil.

Un jour, Baba alors âgé seulement de six ans, fugua de la maison familiale. Son oncle Lamine ne tolérait pas son absence de la maison au crépuscule. Il